

Dossier :

LA LECTURE AU COLLÈGE

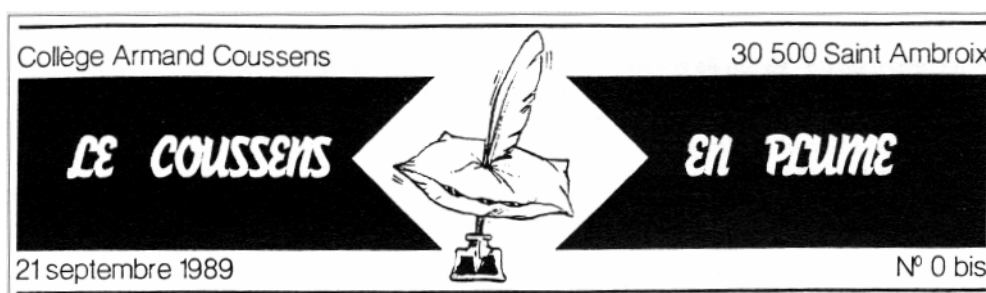
De Saint-AMBROIX

UNE LECTURE SAVANTE

Monique MAQUAIRE

La parution d'un "journal" dans un établissement scolaire s'inscrit souvent dans un projet éducatif, pédagogique, didactique, destiné à motiver l'intérêt des élèves pour la lecture et l'écriture, à rendre compte d'activités des clubs du foyer socio-éducatif, à inscrire les élèves dans un circuit de circulation de l'écrit... Le "projet lecture" du collège de Saint-Ambroix a tenté une autre pratique du journal avec le **Coussens en plume** en cherchant à en faire "l'instrument de la politique de lecture du collège" : il s'agissait d'en faire le lieu de la réflexion et du débat sur la lecture : points de vue sur la lecture et son apprentissage, points de vue sur l'éducation, points de vue sur des livres, élaborés par les enfants et les adultes au cours des ateliers ou en réaction à des écrits issus de ces ateliers. Pour les promoteurs du **Coussens en plume**, il s'agissait donc de faire circuler un journal "de théorisation", un journal dans lequel les enfants et les adultes construiraient leurs savoirs sur l'écrit par la pratique de l'écriture dans une démarche militante.

Ces intentions se sont traduites dans une publication quotidienne de 4 pages qui a passionnément alimenté des débats entre adultes, dont certains articles sont l'écho. Chaque jour, le journal était largement diffusé auprès des élèves de 6^{ème} - la lecture en était obligatoire pour certains - auprès des professeurs, et il était mis à disposition des élèves des autres classes. Les parents ainsi, pouvaient également y avoir accès. Largement diffusé, il n'était pas nécessairement lu, comme en témoignent certains billets d'humeur déplorant de voir le sort irrespectueux qui lui était fait (exemplaires jetés, transformés en avions ou cocottes en papier...), sort après tout normal pour une publication quotidienne, à l'actualité éphémère, promise à une consommation rapide. Quant aux professeurs, ils ont évoqué, au cours d'une discussion, la difficulté à l'utiliser en classe avec leurs élèves, même en classe de français : quand ? Comment l'aborder ? Pour y trouver quoi ? Pour quels apprentissages de la lecture ? Comment intégrer ce travail dans les progressions déterminées par les programmes ? Est-il vraiment possible de "distraire du temps" pour "discuter" du journal et de ses contenus ? Comment s'y prendre quand on vient de le recevoir ?



LIRE LE NUMÉRO 0

LIRE AVANT DE LIRE LES TEXTES

La lecture de ce numéro peut être intéressante, dans la mesure où elle est le "bulletin de naissance" de la publication: pour les promoteurs, c'est celui qui exprime des intentions explicitement ou par leur mise en oeuvre dans la maquette, le choix et le traitement des sujets. Tous les lecteurs savent bien qu'une publication séduit ou rebute dès le premier coup d'œil, donne de multiples informations sur elle-même et ceux qui la produisent avant même qu'on entre dans la lecture des textes qui la composent : on sait ou on croit savoir à quoi s'attendre.

Si l'on aborde le n°0 du **Coussens en plume** sans information préalable, qu'apprend-on ? Quelles hypothèses peut-on formuler ? À l'aide de quoi ?

Observons : 4 pages A4 en un feuillet, l'identification d'un collège du Gard, un titre de publication, une date, un n°0, 5 dessins humoristiques disséminés dans des textes aux titres valorisés par la taille et le trait des caractères, le tout imprimé en noir et blanc. Première impression : un "journal" scolaire ou associatif, par son aspect et la référence au collège. Premières interrogations aussi, dès la première page : le n°0 laisse en présager d'autres, mais à qui ignore l'usage social du n°0 cette indication doit sembler curieuse et contraire à ses habitudes de numérotation : le zéro, pour certains, c'est ce qui n'existe pas ; quelle périodicité ? De quoi cela va-t-il parler ? Qui va en parler ? Qui sont les signataires ? À qui cela s'adresse-t-il ? Le collège est-il l'éditeur ? S'agit-il alors - la date le suggère - d'un "bulletin de rentrée" ? Pour les professeurs ? Les élèves ? D'autres lecteurs ?

Si l'on va au-delà de la 1^{ère} page, on constate que tous les titres "parlent de lecture", que 4 dessins sur 5 évoquent l'écrit et l'éducation, que différents auteurs sont cités.

Quant au nom : **Coussens en plume**, que suggère-t-il ? Si on dit "coussan", je ne comprends pas, si on dit "coussin", cela va mieux : il y a un jeu de mots sur le nom du collège. S'agirait-il d'un journal humoristique ? On peut le penser si on met en relation ce nom et les dessins ; le texte, très compact, le confirmera-t-il ? Pourquoi "en plume" ? Le dessin qui coupe le nom en deux confirme le jeu de mots sur coussin et donne du sens à plume : on identifie une plume qui traverse un oreiller, un coussin, posé sur un encrier d'aspect un peu archaïque, pour atteindre l'encre : plume d'oie puisqu'autrefois on s'en servait pour écrire. Le nom du journal joue donc sur la polysémie et la métaphore et confirme, au moins provisoirement, l'hypothèse de l'humour. Mais pourquoi avoir choisi des signes aussi archaïques l'encrier et la plume - qui évoquent un passé de calligraphie soignée associée à l'école d'antan, à notre époque d'écriture rapide et électronique ? Nostalgie du passé ? Comment comprendre ce dessin ?

Si je suis un lecteur naïf ou peu familiarisé avec l'écrit, peut-être ne me poseraï-je pas ces questions, peut-être incapable d'y répondre, renoncerais-je à aller plus avant... Peut-être me les poseraï-je... et alors pourrais-je y répondre sans aide ?

Si je suis un lecteur un peu plus chevronné, je peux tenter d'aller un peu plus loin dans le questionnement et la formulation d'hypothèses.

Cherchant à répondre à la question "**qui parle ici ?**", je constate l'absence de dépôt légal, d'indication d'éditeur, d'imprimeur, de rédacteur en chef, de prix : toutes indications habituelles et légales sur les publications ; indices aussi, parfois, des orientations de la publication. Diable ! Serais-je confrontée à un "journal sauvage", une publication aussi subversive que clandestine ? L'indication du collège est pourtant rassurante : s'il est éditeur de la publication, cela ne peut être que du sérieux, du pédagogique, de l'éducatif ! Absence pour-

tant signifiante : d'un oubli ? D'une méconnaissance ou d'un refus des lois sur la presse ? Du désir de n'attacher de l'importance qu'aux contenus développés et de limiter la diffusion à un circuit interne, donnant ainsi au journal un statut "privé" d'écrit à usage interne pour une communauté bien identifiée ? L'identification du collège désigne une origine : un lieu, un bâtiment, une collectivité d'adultes et d'enfants dans laquelle les adultes remplissent une fonction éducative auprès des enfants, une personne juridique ; l'emploi métonymique du nom peut être compris comme l'attribution d'une responsabilité : le collège, comme personne juridique assume la responsabilité de la publication et de ses contenus, même si ceux-ci sont de la main de divers rédacteurs appartenant à la collectivité ; il y a là prise de risques en même temps que conflit latent : jusqu'où le collège, comme personne juridique représentée par l'administration du collège, en particulier le Principal, assumera-t-il la responsabilité, au moins morale, des contenus développés ? Comment gèrera-t-elle les éventuels conflits ? Les contenus du n°0 développeront-ils une réponse à ces questions ?

Si l'identification de l'éditeur pose une responsabilité par rapport à ce qui s'écrit, elle ne constitue pas à elle seule une réponse à la question "qui parle ?" : je peux identifier les auteurs des textes à leur nom : des créateurs, un chercheur en communication et deux inconnus, pour moi du moins, mais que d'autres lecteurs identifient sans doute ; de même pour les dessins : ils semblent tous issus, par leur graphisme, de la bande dessinée et de la presse, j'identifie aisément à leur graphisme et à leur trait PLANTU, dessinateur attitré du **Monde** - qui n'a pas tout à fait le même lectorat que **Le Méridional**, **La Dépêche** ou **France soir** - et PEF, auteur et illustrateur chez Gallimard de livres pour enfants, fort prisé par des enseignants, des bibliothécaires modernistes, certains parents cultivés également, pour l'humour de ses "mots tordus". Je constate que pour les concepteurs, le journal fait largement appel à la citation - d'auteurs, de dessinateurs - qu'on fait parler : argument d'autorité (si eux le disent, c'est que c'est vrai : ils sont reconnus comme écrivains, savants...), signe d'appartenance à une communauté culturelle et idéologique...

Quant à **la figuration iconique** du nom du journal, je peux chercher à y cerner sinon les intentions, du moins des représentations des concepteurs de la publication à partir de ce qu'elle connote : le coussin peut évoquer le bien-être, le farniente, le sommeil : À Coussens, le collège où l'on dort-dormait ? au sens figuré ? La plume qui le traverse va-t-elle le crever, le réveiller, avec l'encre qu'elle va puiser dans l'encrier ? Empêche-t-il la plume, en obstruant l'encrier, d'atteindre l'encre qui permet l'écriture ? La plume doit-elle exercer une violence pour s'alimenter à l'encrier ? Les petits traits parallèles aux bords de la plume sur le dessin, comme dans la bande dessinée, peuvent signifier un mouvement: violence faite au coussin-Coussens ? Mais il est dessiné si rebondi, presque bonhomme et souriant, qu'il n'a pas l'air mécontent de cette violence ! Ce qui est signifiant, c'est l'association des trois objets : encrier, coussin, plume et les rapports que le dessin suggère d'établir entre ces trois éléments : la métonymie classique de la plume pour indiquer l'écriture est ici complexifiée par le trajet que l'objet doit parcourir pour atteindre l'encre et par le jeu des associations de métaphores. Au-delà de son caractère incongru et amusant, on peut donc lire le dessin, dans l'association de ses éléments et de leurs connotations, comme une métaphore du projet incarné dans le journal : un (r)éveil par l'écriture, éveil comme accession à la conscience - de soi ? Du monde ? - par référence à une tradition-lettrée ?

Tous ces éléments, parce que je suis en mesure de les observer, de les associer, de les interroger et de les mettre en relation avec des éléments culturels externes au journal, me permettent de formuler des hypothèses au moins sur les énonciateurs : je peux les identifier comme gens instruits, à l'aise dans un réseau de références culturelles de tradition humaniste

(GIDE, ALAIN) en même temps qu'ouverts à des formes d'expression moins académiques (WOODY ALLEN, la bande dessinée), et à des théories modernistes et controversées (Richaudeau, AFL, toutes références marquant une appartenance à une "intelligentsia" qu'elles distinguent et qui se pense comme "avant-garde", avec des préoccupations "progressistes" (références au GPLI, à l'AFL). Ce qui fait naître de nouvelles questions : à quels lecteurs s'adressent-ils ? Cherchent-ils des lecteurs qui leur ressemblent et qui se reconnaissant dans le même réseau de références, seront en connivence avec eux ? S'agit-il alors d'établir un réseau d'identification et de reconnaissance mutuelle, de reflet narcissique ? Les destinataires réels, alors, ne seront pas, de fait, tous les élèves du collège, tous les professeurs, tous les parents, mais surtout certains professeurs, certains parents, les autres ne se reconnaissant pas comme destinataires ou se trouvant exclus faute de disposer des références culturelles inscrites dans le journal.

Les concepteurs du **Coussens en plume** visent-ils plutôt à faire entrer des lecteurs qui ne leur ressemblent pas, et lesquels, dans leur univers culturel ? Et alors, au nom de quoi ? Comment ? Le lectorat alors pourra être élargi : restent à savoir comment il s'appropriera et avec quels aides les références qu'il ne partage pas.

Une telle lecture de la périphérie des textes imprimés illustre quelques présupposés sur la lecture :

- tout d'abord, elle postule que la périphérie des textes est signifiante et qu'elle peut être interrogée : n'est-ce pas dans le rapport qu'il établit avec elle que le lecteur commence à construire son "horizon d'attente" ?
- ensuite, elle feint, mais dans la plupart des situations de lecture ce n'est pas une feinte, de disposer de fort peu d'informations sur le contexte de production : les informations sur ce contexte sont donc à construire par le lecteur par la mise en relation d'éléments du document identifiés comme signifiants et ses "connaissances du monde" ; ces relations permettent la formulation d'hypothèses dont certaines ne pourraient être vérifiées que par des connaissances externes au discours. Que la connaissance, et donc les interprétations possibles, soient inégalement partagées, cela ne fait aucun doute et il est bien évident qu'un élève du collège ne sera pas en mesure d'interpréter de la même façon l'utilisation de textes d'ALAIN ou de GIDE, des références à l'AFL etc., qu'un lecteur lettré ; il n'en reste pas moins vrai que toute lecture se fondera sur des interactions entre des connaissances externes au texte et les sollicitations du texte lui-même inscrites dans les signifiants qu'il met en œuvre.
- elle considère aussi comme signifiants moins des éléments isolés qu'une combinaison de divers éléments entre eux et dans leur relation avec des connaissances plus générales sur la langue et sur les usages sociaux des discours. Et c'est ce signifiant qui est interrogé pour construire des significations: on ne postule pas une évidence du signifié, on le construit et du coup on est à même de "soupçonner" le document et de formuler des hypothèses, sinon des certitudes, sur son implicite. D'une certaine façon, ici, on a été en mesure de cerner les concepteurs de la publication, indépendamment de leur individualité, d'éléments factuels, etc.
- elle propose une ébauche de démarche didactique : les compétences ici mises en œuvre par un lecteur "savant" sont des compétences que les enfants ont à se construire ; le travail des enseignants ne consiste-t-il pas alors à les aider à repérer les éléments signifiants et à les interroger ? La publication de ce n°0, parce qu'elle était un "événement" dans la vie du collège permettait de motiver la conduite d'un tel travail et de commencer à comprendre que ces

éléments périphériques, leur présence comme leur absence, étaient porteurs de signification, que le document, identifié comme journal à des marques spécifiques se démarquait de la presse "sociale", qu'on pouvait se construire une représentation des énonciateurs à travers les choix effectués...

FAIRE LE MÊME TRAVAIL EN CLASSE ?

Que pourrait être une "fiche pédagogique" préparant une séquence de travail en classe avec les enfants ? Naturellement, selon la classe on peut décider de consacrer plus ou moins de temps à ce travail et la réflexion ne pourra pas aller aussi loin en 6ème qu'en 3^{ème} ! Sur le 1^{er} numéro, en début d'année, un travail de cet ordre offre l'avantage de renseigner l'enseignant sur les compétences lectorales des enfants. Si le journal n'existait pas ?... une démarche analogue peut s'appliquer à d'autres écrits : il suffit de les choisir assez problématiques pour que tout n'aille pas de soi !

Objectifs

- apprendre à formuler et valider des hypothèses de sens par le repérage et l'analyse d'éléments externes aux textes des articles.
- décrire et interpréter un message iconique
- mettre en relation un message linguistique et un message iconique

Conduite de la classe

1^{er} axe : qu'est-ce que c'est ?

- identifier le document (faire formuler et justifier des hypothèses : de quelle sorte d'écrit s'agit-il ? Quels sont les indices utilisés ?)
- classer les indices utilisés (indices typographiques ; indices linguistiques; utilisation de connaissances générales sur l'écrit...) pour les analyser.
- comparer le document avec d'autres documents sociaux (journaux scolaires, journaux associatifs, presse quotidienne...) : en quoi ce document leur ressemble-t-il ? En quoi est-il différent ?
- conclusions : comment on a fait ; ce que promet le "journal" = rédaction d'un "article" pour le journal du lendemain.

2^{ème} axe : à qui ça s'adresse ?

- faire formuler des hypothèses : à des enfants ? À des adultes ? Sur quoi se fondent les réponses ?
- aller plus loin : repérer, sans lire les articles, ce qu'on sait/ce qu'on ne sait pas ; quelles sortes de gens le savent probablement ? Comment le savoir ? (recherche des réponses)
- avec les plus grands, on peut envisager de chercher dans d'autres textes l'image du lecteur qu'ils construisent
- travail de rédaction : organisation des réponses à la question avec leurs justifications (apprentissage du texte explicatif et argumentatif) ; formulation des "attentes" du groupe par exemple à partir d'une structure syntaxique, par exemple : Nous voulons lire un **Coussens en plume** qui + conditionnel ou futur ; si le **Coussens en plume** s'adressait aux enfants... (Comment serait-il ?)

3^{ème} axe : le nom

- comment est-il fabriqué ? collègue = coussin en plume
- que suggère-t-il ?

- fabriquons d'autres noms selon les mêmes procédés : que suggèrent-ils ?
- quels sont les sens et emplois du mot plume ? Quels sont ceux qui semblent convenir ici ?

4^{ème} axe : le dessin

- éclaire-t-il le sens du nom ? Comment ?
- comment est-il composé ? Comment peut-on le comprendre ?

Il n'y a pas ici à proprement parler de progression, et les notions abordées seront nécessairement reprises à d'autres occasions, sur d'autres supports : la conduite des discussions en fait est orientée à la fois par les questions du professeur et les propositions des enfants dans leurs réponses.

On peut aussi imaginer de ne pas donner tout le document d'emblée pour stimuler la recherche : ainsi, avant distribution on peut poser une première énigme en donnant simplement le nom du journal : comment est fabriquée cette formule ? Que peut-elle désigner ? Que peut-elle signifier ? On peut aussi préférer commencer par la découverte et l'analyse du dessin : de quels éléments est-il constitué ? On peut aussi, avant de montrer et d'étudier le dessin, proposer de fabriquer le dessin qui illustrerait la formule "*Coussens en plume*"... Les productions - noms et dessins - peuvent constituer la matière d'articles pour le journal accompagnés de quelques explications... La confrontation des trouvailles à l'objet peut permettre la mise en route d'un travail sur l'identification du destinataire et des points de vue des concepteurs du journal...

LIRE L'ÉDITORIAL

La lecture de l'éditorial du n°0 devrait éclairer le lecteur sur les intentions explicites des concepteurs : le premier éditorial d'une publication ne vise-t-il pas généralement à informer le lecteur de ce qu'on se propose de lui offrir, des orientations dont on se réclame, etc. ?

La lecture qu'on en fait peut se limiter au signifié immédiatement perçu, par rapport auquel on se situe. On peut aussi admettre que le texte "fonctionne", que la manière dont il combine des éléments signifiants est révélatrice de significations latentes.

Un texte argumentatif ?

À une première lecture, le texte frappe par son hétérogénéité textuelle : commençant par un rappel de la formule qui donne son nom au journal, il commence par une série de jeux sur les mots qui évoque les inventaires de PRÉVERT et s'apparente à la comptine ; le procédé est repris au fil du texte. Les formules n'apportent aucun éclairage particulier sur le journal et n'expliquent pas son nom, tout en reprenant la règle de composition (groupe nominal). Par son caractère ludique, ce choix textuel pourrait construire un destinataire enfantin. Le texte ensuite, est écrit de manière très rhétorique avec l'utilisation systématique de l'anaphore - reprises de "*ce journal*", de constructions verbales le caractérisant par comparaison avec d'autres journaux : "*on y trouverait [], vous n'y êtes pas*", "*ne sera pas*", "*sera*" "*se veut*" - pour le définir comme antithétique de ces autres journaux avant d'introduire une explication ("*parce que*") qui fonde la légitimité du choix revendiqué. À première vue, cette composition renvoie à un souci de convaincre et de persuader un interlocuteur réticent ou ignorant. L'hétérogénéité peut rappeler la rhétorique classique selon laquelle il faudrait capter l'intérêt et l'attention des interlocuteurs : la pseudo comptine pourrait jouer ce rôle en amusant, en attirant l'attention sur le caractère volontairement signifiant du nom donné au journal et

justifiant ainsi par anticipation la "thèse". Cette composition du discours renvoie donc davantage à un lecteur adulte qu'à un lecteur enfantin et elle le présuppose comme à convaincre, donc a priori pas convaincu que ce soit par ignorance ou pour d'autres raisons : cette composition inscrit donc le texte dans un débat, dans un conflit d'opinions ou de valeurs.

Le texte ne s'adresse qu'une seule fois au lecteur à l'avant-dernière ligne par l'emploi d'un "vous" : quel lecteur désigne ce vous ?

Ce lecteur le texte lui présuppose un certain nombre de connaissances : des connaissances linguistiques qui lui permettent de comprendre un texte où les termes abstraits abondent, dont la composition est complexe puisque tous les énoncés n'y ont pas le même statut (ainsi l'insertion des formules de rappel de la série initiale qui viennent couper le discours "argumentatif") ; des "connaissances du monde" importantes également en lui supposant diverses représentations du "journal" par rapport auxquelles le **Coussens en plume** est caractérisé : *"des petits articles amusants sur les événements du quotidien, des jeux et des mots croisés"*, *"un recueil de textes libres, moyens spontanés de l'expression des enfants"* ; de telles formules renvoient à des référents externes au texte identifiables pour des lecteurs familiarisés, au moins théoriquement, avec certaines pratiques du journal scolaire, en particulier avec celles développées par certains adhérents de l'ICEM ; de même la référence à Célestin FREINET suppose que les lecteurs vont l'identifier comme pédagogue progressiste, soucieux du développement de l'enfant, initiateur de diverses formes de correspondance et de journaux scolaires. Ces exemples soulignent que le destinataire construit par le texte est avant tout un adulte et plus précisément un adulte sinon enseignant, du moins disposant d'une culture pédagogique, même s'il paraît s'adresser à un lectorat indéterminé. Le texte lui présuppose également des connaissances sur le collège lui-même et son projet, citant le *"groupe qui a en charge la politique de lecture du collège"*, le *"groupe lecture"* : ces formules présupposent un lecteur qui sait que le collège a défini une politique de lecture, laquelle, qui compose ce groupe, comment il a été constitué, quelles en sont les attributions et les responsabilités. Là encore le lecteur construit par le texte n'a rien d'universel : c'est un lecteur bien impliqué, bien informé par ailleurs, et par d'autres canaux que l'éditorial, de la vie interne du collège : quels élèves, quels enseignants, quels parents maîtrisaient alors ces informations ?

Si la composition apparente le texte à un discours argumentatif, l'emploi du futur l'inscrit plutôt comme texte "prédictif", voire prophétique: ce qui est énoncé, c'est avant tout un projet et une croyance. L'énonciateur se fait discret: aucun emploi du "je", le discours frappe par sa généralité : les sujets personnels y sont rares, les emplois de termes abstraits, de sujets impersonnels relativement nombreux. S'il se fait discret, l'énonciateur n'est pas totalement absent du texte : il modalise son discours par l'emploi, par exemple, de conditionnels pour marquer une distance par rapport aux modèles de journaux scolaires dont il se démarque, ou encore en interpellant le lecteur "vous", et en s'inscrivant dans une communauté à laquelle participe aussi le lecteur (*"notre paresse"*, *"notre vécu"*, *"nous réfléchissons ensemble"*). Les lecteurs et les acteurs de la politique de lecture dans le texte sont désignés surtout par des collectifs, le "on", le "nous". Le "vous", masquant individualités ou groupes divers dans un consensus rhétorique: si des différenciations s'effectuent, elles renvoient à des statuts dans le champ scolaire (*"élève, parent, enseignant"*).

LE COUSSENS EN PLUME**ÉDITORIAL**

Coussens en plume... ,

Plume d'autruche ?

Plume de chapeau ?

Plume d'édredon ?

Plumard peut-être ?... ,

Qu'est-ce qui se cache derrière ce titre enjôleur ? Une promesse de confort moelleux et doux, une lecture délassante dans laquelle on s'enfoncerait avec volupté ?

Alors ce journal, facile à vivre, pourrait se consommer à petites gorgées, flattant ainsi notre paresse ?

On y trouverait des petits articles amusants sur les événements du quotidien, des jeux et des mots croisés ?

Vous n'y êtes pas ! Plume d'oie !

Ce journal ne sera pas non plus un recueil de textes libres, moyens d'expression spontanée des enfants.

Plume de paon !

Ce journal ne sera pas un journal d'information locale ou associative.

Coussens en plume ?... Porte-plume !

Ce journal se veut instrument d'information sur la... lecture.

Ce sera le journal du groupe qui a en charge la politique de lecture du collège. Vous y trouverez des écrits théoriques, mais aussi des présentations de livres, des comptes-rendus des activités menées par le groupe lecture dans divers lieux : école primaire, commerces, bibliothèques ...

Ce journal sera quotidien afin de permettre des réactions rapides. Il deviendra ainsi le lieu où chacun - élève, enseignant, parents - pourra confronter son expérience de l'écrit à celle des autres.

Parce qu'écrire nous oblige à prendre de la distance par rapport à notre vécu, nous réfléchirons ensemble à la nature et aux enjeux de la lecture. Peut-être celle-ci ne sera-t-elle plus "chose scolaire" -cause d'échec- mais "chose naturelle ou plutôt chose sociale",

Ce journal exigera donc de la part de tous un travail d'analyse et de réflexion. Aussi, dans un premier temps, sera t-il écrit surtout par des adultes.

Mais les enfants engagés dans les projets du stage lecture se sentiront vite concernés par les questions débattues dans ces pages et sauront s'en emparer pour communiquer leurs propres expériences.

Écrire, publier, diffuser est un moyen de s'adresser aux adultes dans une relation d'équivalence, et ce moyen ne leur échappera pas.

Dés l'instant où - comme disait Célestin Freinet - "on officialise sa pensée en l'imprimant", on comprend que faire un journal est une prise de pouvoir.

Et ce pouvoir ne vous échappera pas ! Plumes aux doigts !

Geneviève DAUTRY

La généralité des formulations tend souvent à donner de l'universalité, voire de la scientificité à un propos pourtant particulier : peut-on contester ce qui est universel ? Ce procédé, comme celui de l'anaphore est largement utilisé dans les discours militants : la répétition de la conviction, comme l'englobement des destinataires dans un collectif indéterminé tend à emporter une adhésion d'ordre émotionnel par la création d'un consensus rhétorique, tout en permettant l'économie d'une réelle argumentation. La composition peut aussi contribuer à persuader le lecteur par le jeu des négations, le rejet de ce qui est implicitement mauvais avant l'affirmation du bon est également un procédé classique de la rhétorique (thèse refusée/thèse adoptée) ; l'emploi du futur énonçant des certitudes vise à les faire partager : si l'on cherche à identifier les visées du texte, il s'agit moins ici d'argumenter, de conduire le lecteur à reconnaître rationnellement la validité de la thèse avancée, que de donner par des moyens

rhétoriques et stylistiques valeur d'évidence aux assertions énoncées. Les connecteurs logiques, d'ailleurs, sont rares et ne structurent pas l'ensemble du texte : ils interviennent comme liens secondaires : "*ce journal exigera donc de tous un travail d'analyse et de réflexion. Aussi dans un premier temps sera-t-il écrit surtout par des adultes*" : le "donc" introduit une conclusion déduite de l'assertion précédente (affirmation de l'écrit comme outil de distanciation du vécu) ; l'emploi de "aussi" à valeur consécutive déduit une conclusion d'une proposition implicite : incapacité des enfants à un travail d'analyse et de réflexion donc travail effectué surtout par des adultes capables, eux, d'analyse et de réflexion.

Il est possible pourtant de reconstituer une argumentation assez lâche qui procède par enchâssement de postulats :

☞ 2 postulats initiaux (le lecteur est supposé partager ces croyances) :

- écrire oblige à prendre de la distance par rapport à notre vécu : postulat explicite
- (*or* les enfants ne lisent ni n'écrivent) : postulat implicite.

☞ De ces postulats est dégagée une thèse :

- (*donc*) il faut les faire lire et écrire - proposition logique évidente dès lors que les postulats précédents sont admis -
- un journal

☞ De cette thèse est déduit un nouveau postulat rendu acceptable par la proposition précédente (implicite = un journal favorise la distanciation recherchée : nouvel implicite = plus que d'autres écrits)

☞ Nouveau postulat :

- les journaux scolaires traditionnels ne favorisent pas cette distanciation (*car*) ils présentent de "*petits articles amusants, etc.*", des "*textes libres*"
- (*donc*) le journal nouveau présentera des réflexions sur la nature et les enjeux de la lecture, des livres, des comptes-rendus d'activités lecture, etc. : ☞ nouveau postulat implicite : c'est en lisant et en écrivant à propos de lecture et de livres qu'on devient lecteur.

Pour le lecteur qui partage les connaissances de l'écrit sur lesquelles s'appuie cet enchâssement de postulats, il s'agit d'un discours de connivence : on se retrouve entre soi, réunis dans le même mouvement militant, partageant les mêmes évidences.

Pour le lecteur qui ne les partage pas ? Acceptera-t-il ces postulats parce que la rhétorique du texte use de divers moyens de persuasion en les présentant comme des vérités communément admises et universellement partagées ? Le système argumentatif du texte est celui de "l'argument d'évidence" : or l'évidence est incontestable : en la posant on prévient et on invalide toute contestation.

LE COUSSENS EN PLUME

ÉDITORIAL

Coussens en plume...

Les acteurs

Plume d'autruche ?

Le plus

Plume de chapeau ?

Le Moins

Plume d'édredon ?

Plumard peut-être ?...

Qu'est-ce qui se cache derrière ce titre *enjôleur* ? Une promesse de *confort moelleux* et *doux*, une lecture *délassante* dans laquelle on *s'enfoncerait avec volupté* ?

Alors ce journal, *facile* à vivre, pourrait se consommer à petites gorgées, flattant ainsi notre paresse ?

On y trouverait des *petits* articles *amusants* sur les événements du *quotidien*, des jeux et des mots *croisés* ?

Vous n'y êtes pas ! Plume d'oie !

Ce journal ne sera pas non plus un recueil de *textes libres*, moyens d'expression spontanée des enfants.

Plume de paon !

Ce journal ne sera pas un journal d'**information** *locale* ou *associative*.

Coussens en plume ?... Porte-plume !

Ce journal se veut instrument d'**information** sur la lecture.

Ce sera le journal du groupe qui a en charge la politique de lecture du collège. Vous y trouverez des **écrits théoriques**, mais aussi des **présentations de livres**, des **comptes-rendus** des activités menées par le groupe lecture dans divers lieux : école primaire, commerces, bibliothèques...

Ce journal sera quotidien afin de permettre des **réactions** rapides. Il deviendra ainsi le lieu où chacun - élève, enseignant, parents - pourra **confronter** son **expérience de l'écrit** à celle des autres.

Parce qu'écrire nous oblige à **prendre de la distance** par rapport à notre vécu, nous **réfléchirons** ensemble à la nature et aux enjeux de la lecture. Peut-être celle-ci ne sera-t-elle plus "chose scolaire" -cause d'échec- mais "chose naturelle ou plutôt chose sociale".

Ce journal exigera donc de la part de tous un **travail d'analyse et de réflexion**. Aussi, dans un premier temps, sera-t-il écrit surtout par des adultes.

Mais les enfants engagés dans les projets du stage lecture se sentiront vite **concernés** par les **questions débattues** dans ces pages et sauront s'en emparer pour communiquer leurs propres expériences.

Ecrire, publier, diffuser est un moyen de s'adresser aux adultes dans une **relation d'équivalence**, et ce moyen ne leur échappera pas.

Dés l'instant où - comme disait Célestin Freinet - "on officialise sa pensée en l'imprimant", on comprend que faire un journal est une prise de **pouvoir**.

Et ce **pouvoir** ne vous échappera pas !

Plumes aux doigts !

Geneviève DAUTRY

La mise en place d'un système de valeurs : une conception de l'enfance et de l'éducation ?

Comment les enfants sont-ils désignés dans le texte ? Par leur fonction sociale : "élève" au singulier, dans une distribution ("*chacun élève, enseignant, parents*") qui les atomise, au même titre d'ailleurs que les enseignants alors que les parents, au pluriel, apparaissent comme un groupe indifférencié.

De fait, les enfants sont particulièrement absents d'un discours qui les concerne : deux

occurrences seulement du mot ; indifférenciés par le pluriel, ils ne sont pas sujets d'action : quand la syntaxe les place en position de sujet grammatical, ils n'en sont pas moins "agis" par quelqu'un ou quelque chose qui les dépasse: "*engagés dans les projets*" (et non s'engageant ou s'étant engagés), "*ce moyen ne leur échappera pas*" (et non : ils s'empareront de ce moyen).

Le texte ne s'adresse jamais explicitement à eux : les occurrences du "vous", en contexte, renvoient toujours à un destinataire indifférencié alors qu'ils sont explicitement objets du discours dans les 12 dernières lignes du texte : objets de discours et de vouloir faire des adultes.

Quels sont, dans le texte, les autres éléments qui permettent de formuler des hypothèses sur la conception de l'enfance qu'il met en œuvre ? Aux enfants sont associés les "*petits écrits amusants, les jeux, les mots croisés, les textes libres, moyen d'expression spontanée des enfants*" et une incapacité - provisoire - à "*un travail d'analyse et de réflexion*", ce qui justifie l'écriture du journal par des adultes "*dans un premier temps*".

Autrement dit, le texte définit d'abord les enfants par l'immatunité, le jeu, dévalorisant ce qu'ils pourraient produire, par opposition aux adultes qui sont du coup définis par leur complétude, leur sérieux, leurs capacités réflexives... Si de telles capacités sont reconnues aux enfants, c'est dans le futur, comme résultat de l'action dont ils auront été l'objet (le journal, les activités du groupe lecture...). L'éducation consiste alors à les initier à un système de valeurs selon lequel ce qui est de l'ordre du plaisir et de l'expression de soi, de son vécu est dévalorisé au profit de ce qui est de l'ordre du travail, de la réflexion théorique : négation du plaisir par le refus - marqués par les modalisations du discours (adjectifs, conditionnel) - des rapports à l'écrit décrits au début du texte : enjôleur, confort moelleux et doux, délassant, volupté, facile, consommer à petites gorgées, tous ces termes deviennent dévalorisants dès lors qu'ils sont associés à la paresse. Refus de l'abandon de soi à des plaisirs offerts pour revendiquer comme valeur positive le travail par opposition à paresse : du coup, à celui-ci on pourrait associer des attributs opposés (dureté, fatigue, inconfort, difficile, etc.) ! Le travail ici valorisé est le travail intellectuel, ce qui est signalé par l'abondance des termes qui y renvoient (information, lecture, réfléchir, débattre, analyse et réflexion, etc...) ; le partage établi entre "mauvais écrits" (ceux auxquels on s'abandonne avec paresse dans une délectation suspecte) et "bons écrits" (ceux qui font réfléchir) établit une équivalence entre travail et lecture.

Quant aux raisons qu'on peut avoir de lire, et singulièrement **Le Coussens en plume**, elles ne sont pas explicitées.

Le texte n'inscrit pas les interlocuteurs dans l'histoire : ce qui fait le passé, le présent n'apparaît pas, sinon en creux ; seul le futur existe dans le texte, et ce futur est indéterminé comme tout lendemain qui chante : "*les enfants se sentiront vite concernés*", "*ce pouvoir ne leur échappera pas*".

De même la caractérisation sociale des acteurs mis en scène dans le texte reste inscrite dans les rapports de génération (adultes/enfants) et dans le champ scolaire (enseignants/ élèves) : les différences sociales restent en dehors du texte comme elles semblent rester à la porte de l'école de la république. Ce qui tend à enfermer, pour le lecteur, le projet lecture et singulièrement le journal dans un champ éducatif atemporel et a-social.

Au bout du compte, on peut considérer que ce texte s'inscrit dans un conflit de pouvoir : il s'agit moins d'informer et d'argumenter pour convaincre d'un choix éducatif (le journal) que d'établir des alliances dont l'enjeu est sans doute la lecture mais aussi et peut-être surtout le pouvoir éducatif exercé sur les enfants : le texte délimite un territoire, celui du groupe lecture

en charge du journal. Prévoyant des réticences, des hostilités, il les prévient par une rhétorique efficace, en posant des règles qui ne pourraient être contestées que sur leurs justifications - qui ne sont pas énoncées - en marquant l'adhésion à des valeurs communes (l'enfant à éduquer, le sérieux, le travail). Les alliances possibles sont du côté de ceux qui adhèrent aux mêmes présupposés concernant la lecture et la définition du journal, mais elles peuvent s'étendre à tous les adultes qui partagent les mêmes conceptions de l'enfant. C'est dire que si les enfants ne sont pas destinataires de ce texte, s'ils sont peu présents dans l'explicite du texte, ils sont de fait les enjeux d'un conflit entre les adultes à qui le texte s'adresse et plus particulièrement les enseignants : le texte donne à lire ce conflit, apparaît comme un élément dans l'élaboration d'un rapport de force.

Illustrant - du même coup - la volonté didactique des animateurs envers leur lectorat adulte, les autres textes du n°0 viennent en fait **argumenter la nécessité** d'une politique de lecture au collège: "*Ils ne savent pas lire*", "*la lecture donne du sens à la vie*" (texte de GIDE), le choix d'un **entraînement à la lecture rapide**.

Quels problèmes pose cette lecture de l'éditorial ?

1 - Cette lecture "fait parler" le texte en interrogeant ses formes signifiantes : sans doute formule-t-elle des visées que l'auteur n'a pas exprimées intentionnellement. Mais n'est-ce pas le sort qu'on fait subir à tout texte dès lors qu'on le prend comme objet d'étude ? On lui a appliqué ici un type de questionnement qu'on a tendance à réserver habituellement, dans le système scolaire, aux textes des "grands" auteurs et qui est une forme de lecture "lettrée". Elle ne révèle pas la vérité du texte, elle ne l'évalue pas en termes de valeur esthétique ou morale ; elle se fonde sur quelques hypothèses théoriques :

- tout texte publié s'inscrit dans un champ de relations sociales et répond à des visées de l'énonciateur envers son destinataire : les positions des interlocuteurs, les enjeux du discours sont repérables à des choix linguistiques (macro et micro-structures).

- tout texte complet est un système signifiant et il n'est pas interprétable si on le lit de façon linéaire en le considérant seulement comme une succession d'énoncés.

- le travail de lecture va donc consister à identifier les indices linguistiques pertinents, à établir des relations entre eux et à les mettre en relation avec ce qu'on sait par ailleurs, y compris des données extra-linguistiques pour tenter de dégager ce que ne dit pas en clair le texte.

- si le texte est "bien fait" il fonctionne à l'insu du lecteur (voir par exemple, les discours publicitaires ou certains discours politiques) : le travail de relecture, instrumenté par des connaissances méta-linguistiques et méta-textuelles, permet de le "soupçonner" et donc de ne pas se soumettre à ses pouvoirs.

Une telle lecture est-elle possible en classe ? Avec quelles démarches ?

L'attention portée aux signifiants pour répondre aux questions qu'on pose au texte peut être entraînée à tous les niveaux et l'éditorial aurait pu être étudié avec une classe de 3^{ème}, peut-être en limitant les ambitions. En 3^{ème}, par exemple, on peut demander aux élèves de tenter de faire un résumé du texte : la tentative oblige à débattre de ce qui est "l'important", "l'essentiel" puisque c'est ce que doit retenir un résumé. Nul doute que d'emblée des problèmes se posent :

faut-il ou non, par exemple, conserver les jeux de mots sur "plume" ? Pourquoi ? On peut aussi demander aux élèves de distribuer les caractéristiques des deux types de journaux opposés dans le texte à partir des questions : qui écrit, quoi, pourquoi, ce qui permettra de s'interroger sur l'absence des pourquoi et des parce que. On peut aussi demander de formuler des arguments en faveur des différents types de journaux et de chercher s'ils apparaissent quelque part dans le texte... Ou bien encore, on peut partir de la question : "*ce texte s'intéresse-t-il aux enfants*" ? L'essentiel est que la question posée soit suffisamment problématique pour susciter des hypothèses contradictoires et leur argumentation à l'aide d'indices du texte : la théorisation ensuite pourra être de formaliser la démarche utilisée. Si l'on veut adopter une démarche moins scolaire, on peut proposer une matrice du texte aux élèves en leur demandant de la remplir à leur guise (avant la lecture) ce qui pourrait être un moyen amusant de remarquer que le texte n'argumente pas son choix tout en écrivant une parodie... qui pourrait être publiée dans un numéro ultérieur... Un moyen d'utiliser les matériaux fournis par le journal, d'inciter à sa lecture, d'impliquer une classe dans sa rédaction, tout en restant parfaitement soumis aux programmes des classes de troisième qui demandent un apprentissage des différents types de textes et en particulier du texte argumentatif. Dans toutes les classes, il était du moins possible de répondre à la question "ce texte s'adresse-t-il aux élèves ? À quoi le voit-on ?" en allant plus ou moins loin dans les réponses. Ce genre de travail vise moins à faire confronter des opinions - pour ou contre, avantages et inconvénients de la position qu'on a perçue dans un texte - que de faire l'apprentissage d'une pratique de lecture critique. Cet apprentissage - même si les programmes scolaires l'imposent - n'exclut pas d'autres approches des textes, de ceux du journal comme des autres.

2 - Cet éditorial - et la lecture qui en a été faite - soulignent quelques difficultés à concevoir ce que peut être le journal d'une politique de lecture : doit-il ne parler que de lecture ? qui va se sentir autorisé à écrire dedans ? Est-il si sûr que la lecture de textes perçus comme provocateurs va susciter des réponses ? La lecture est-elle perçue comme un enjeu par les non lecteurs, les peu lecteurs, les lecteurs spécialisés ? Suffit-il d'expliquer par l'intermédiaire d'un journal, même dans un circuit court, que la lecture c'est important pour qu'elle devienne une pratique nécessaire ? Lorsque des lecteurs présentent des livres qui les ont intéressés, cela suffit-il à convaincre de les lire ? Si l'on admet qu'on lit dans un projet, faut-il que les projets soient des projets lecture pour qu'on lise ? Une lecture, même cursive de la collection du **Coussens en plume** montre que ces difficultés ont été rencontrées sans être résolues : le journal juxtapose textes d'enfants et textes d'adultes, textes pour enfants, textes pour adultes ; les rédacteurs sont relativement peu nombreux et les mêmes signatures reviennent fréquemment, y compris chez les enfants, celles des principaux animateurs revenant quasi quotidiennement, voire plusieurs fois dans le même numéro. De même, il y a eu relativement peu d'écrits de classes ou de groupes d'enfants ne participant pas au stage. Par ailleurs, au-delà d'une apparente variété formelle des textes, on trouve surtout des textes informatifs explicatifs et des textes argumentatifs traduisant une volonté didactique (textes sur la lecture, la pédagogie, présentations de livres...), quelques récits, la citation de poèmes et d'extraits d'ouvrages théoriques (pédagogie). La fonction du langage dominante mise en œuvre est le plus souvent la fonction référentielle. L'écrit semble considéré comme transparent, exprimant directement le réel. L'impression qui domine est que le journal reste très enfermé dans le scolaire, l'éducatif, la morale et que la vie des enfants, dans sa globalité, n'apparaît guère : émergent quelques échanges d'opinions à propos des événements antisémites de Carpentras, un débat éthique sur la défense des baleines et des taureaux... Les articles d'enfants sont généralement courts contrairement à ceux des adultes. Dans une proportion non négligeable

de numéros, les articles que les enfants pouvaient comprendre seuls sont souvent réduits, se limitant parfois à la présentation de livres : si l'on admet que lire, c'est construire du sens dans un projet, un journal centré sur la lecture renvoie à des projets de lecture, ce qui exclut d'autres projets et donc une bonne partie du lectorat recherché. Il peut avoir d'autres projets que des projets de lecture et de combat pour la lecture, ses projets pourraient être nourris et questionnés par des lectures ; lesquelles ? Où trouver les écrits ? Comment ?

Une question qui se pose est donc bien celle de l'efficacité du journal dans la politique de lecture : dans quelle mesure redistribue-t-il effectivement le pouvoir d'écrire et de lire ? Dans quelle mesure contribue-t-il aux apprentissages de l'écrit ? Dans quelle mesure contribue-t-il à changer l'école, le statut des enfants à l'école, leurs rapports à leurs apprentissages ?

Monique MAQUAIRE